

L'HISTOIRE ET SES PERSPECTIVES

Lorsque l'histoire est vraie, sa vérité est double, étant faite à la fois de vérité sur le passé et de témoignage sur l'historien

Henri-Irénée Marrou (*De la connaissance historique*, 1954)

L'objet de l'histoire

L'objet de l'histoire, c'est dit-on, la connaissance du passé, ce qui est un peu plat. Il serait plus juste de dire que l'histoire, « c'est le récit vivant des événements du passé »¹. En ce sens, l'histoire est une science, car pour exposer les événements, il faut les connaître en critiquant les sources et elle est un art, car faire revivre, c'est créer une seconde fois.

Le gros œuvre de l'histoire conjugue à la construction narrative, l'élaboration des sources par la recherche critique : cela s'appelle l'historiographie. Elle a pesé lourdement dans l'élaboration de nouvelles méthodes. L'art a une valeur documentaire que les « littéraires » ont tendance à oublier. Une œuvre littéraire, c'est aussi une radiographie plus ou moins fictionnelle d'un moment de l'histoire. *La Curée* de Zola est appréciée des historiens parce qu'elle leur offre une documentation sur la spéculation immobilière sous le second empire. D'une manière générale, la littérature offre des éléments sur les représentations que se font les hommes comme aussi sur leurs rapports et les manières dont ces rapports sont contraints et soumis à des règles précises ;

Le temps et l'histoire

« Horloge, Dieu étrange effrayant »

L'histoire, c'est aussi de la « temporalité » qui se décline aussi en une architecture temporelle, qui renvoie à la notion de « temps objectif », le temps sans lequel la vie des hommes serait quelque peu difficile. Cette « architecture temporelle » - a une histoire. La nôtre s'esquisse dès le XIV^e siècle avant de s'universaliser : les computes du temps s'homogénéisent, la journée est théoriquement définie, l'horloge enfin bat bientôt pour tout le monde. Mais le calendrier n'est pas encore universel : il y a avant ou après Jésus Christ. Mais il n'y a pas avant et après l'Hégire : l'islam détruit ce qui le précède...

Après avoir découvert le temps abstrait, l'Europe cherche à le garder en faisant de lui instrumentalement un temps pour tous et, par ces mêmes contraintes nouvelles, en le substituant définitivement au temps naturel : l'horloge dissocie le temps des événements humains ; elle dissocie de la nature et de son recommencement les événements humains. La précision mécanique aide à l'affinement des chronologies.

La philosophie de l'histoire : quel sens donner à l'histoire des hommes

Une philosophie de l'histoire, c'est une approche rationnelle du sens de l'histoire du monde et de l'histoire des hommes.

Hormis Augustin sans doute (et parce que sa philosophie de l'histoire est aussi une théologie de l'histoire) Bossuet, Vico, Condorcet, Turgot, Victor Cousin, Auguste Comte,

¹ Gabriel Hanotaux, *De l' Histoire et des Historiens*

Michelet en France ; Fichte, Schelling, Hegel, Herder en Allemagne se sont employés à rechercher la signification des événements ou plutôt d'une série d'événements du passé, en les liant à quelque plan du monde.

Ils ont pensé la philosophie de l'histoire dans le paradigme d'une histoire de l'humanité, qui va ensuite se décliner en *histoire universelle* avant que cette notion ne tombe à son tour en désuétude ou en discrédit. L'histoire désormais est plurielle.

Et puis, l'idée que l'histoire pouvait avoir non seulement une fin, mais obéir à quelque obscure finalité a été ressentie par les « modernes » comme une insulte à la raison.

Désormais, comme toute science, l'histoire est envisagée en dehors de toute finalité, en dehors de toute téléologie.

La question que pose la philosophie c'est aussi le sens du mal. L'histoire, c'est l'histoire des guerres, des massacres, des civilisations nomades destructrices des sociétés sédentaires, les peuples qui se lèvent un jour sur le théâtre du monde et partent à sa conquête, les grandes idéologies dévastatrices, l'histoire, c'est le champ où une lutte âpre et sans rémission est livrée. Hegel l'a vu avec une grande netteté :

Lorsque nous considérons ce spectacle des passions et les conséquences de leur déchaînement, lorsque nous voyons la déraison s'associer non seulement aux passions, mais aussi et surtout aux bonnes intentions et aux fins légitimes, lorsque l'histoire nous met devant les yeux le mal, l'iniquité, la ruine des empires les plus florissants qu'ait produits le génie humain, lorsque nous entendons avec pitié les lamentations sans nom des individus, nous ne pouvons qu'être remplis de tristesse à la pensée de la caducité en général. Et étant donné que ces ruines ne sont pas seulement l'œuvre de la nature, mais encore de la nature humaine, le spectacle de l'histoire risque à la fin de provoquer une affliction morale et une révolte de l'esprit du bien, si tant est qu'un tel esprit existe en nous [...]. On en arrive à une douleur profonde, inconsolable que rien ne saurait apaiser. Pour la rendre supportable, ou pour nous arracher à son emprise, nous nous disons : *Il en a été ainsi ; c'est le destin; on n'y peut rien changer.* [...]

Cependant, dans la mesure où l'histoire nous apparaît comme l'autel où ont été sacrifiés le bonheur des peuples, la sagesse des États et la vertu des individus, la question se pose nécessairement de savoir *pour qui, à quelle fin* ces immenses sacrifices ont été accomplis.

Le discrédit jeté sur la philosophie de l'histoire a conduit Jacques Maritain à une tentative de réhabilitation (Pour une philosophie de l'histoire, 1959)

Pendant bien des années, la notion même de philosophie de l'histoire a été tenue en discrédit en raison de Hegel, son père putatif. Mais avant Hegel, il y eut Vico, et avant Vico, saint Augustin. Hegel se considérait lui-même comme une sorte de philosophe-Dieu créant non seulement l'histoire humaine mais tout l'univers. Pourtant, comme il arrive en bien des cas, l'erreur a servi d'huissier à la vérité pour l'esprit humain. Malgré les erreurs de Hegel, et même en un sens à cause d'elles (...) c'est grâce à Hegel que la philosophie de l'histoire a été finalement reconnue comme discipline philosophique.

Quelques approches d'historiens

Pour Lucien Febvre l'histoire est un problème puisque l'homme, loin de se souvenir du passé, le reconstruit toujours ; elle se fait le passé dont elle a besoin dans le présent :

« L'histoire ne présente pas aux hommes une collection de faits isolés. Elle organise ces faits qu'elle le veuille ou non - c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle récolte systématiquement puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort ... Les faits sont des clous à quoi accrocher l'idée ».

Pour Paul Veyne l'histoire est un roman vrai, c'est la narration des événements vrais qui ont eu l'homme pour action. Elle relève de l'intrigue et les événements qu'elle déploie ne sont pas des objets consistants, mais

« *un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses* ».

Raymond Aron proposait que l'enquête causale de l'historien cartographiât moins le présent qu'elle ne restitue désormais au passé l'incertitude de l'avenir. Pour lui, la conscience historique est une spécificité européenne. C'est dans ce cadre qu'il pose la question de la philosophie de l'histoire.

(voir sur le site menu *Expliquer un texte*)

Paul Veyne a proposé l'idée de « rétrodiction », une opération inductive par laquelle l'historien comble une lacune dans le déroulement de son récit grâce à l'analogie avec un enchaînement semblable mais complet dans une autre série.

Ces approches partagent une conception commune d'un temps linéaire, mais aussi cumulatif, (où chaque présent successif additionne aux gains d'intelligibilité du passé les siens propres) et surtout irréversible. Ce qui signifie que ce qui est advenu a définitivement marqué le temps par l'empreinte de sa singularité.

C'est l'école des Annales qui a profondément renouvelé la manière d'appréhender l'histoire. Pierre Chaunu et Fernand Braudel dont voici le texte suivant :

Au delà des cycles et inter-cycles, il y a ce que les économistes appellent, sans toujours l'étudier, la tendance séculaire. Mais elle n'intéresse encore que de rares économistes et leurs considérations sur les crises structurelles, n'ayant pas subi l'épreuve des vérifications historiques, se présentent comme des ébauches ou des hypothèses, à peine enfoncées dans le passé récent, jusqu'en 1929, au plus jusqu'aux années 1870. Elles offrent cependant une utile introduction à l'histoire de longue durée. Elles sont une première clef.

La seconde, bien plus utile, est le mot de structure. Bon ou mauvais, celui-ci domine les problèmes de la longue durée. Par structure, les observateurs du social entendent une organisation, une cohérence, des rapports assez fixes entre réalités et masses sociales. Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinité de générations : elles encombrant l'histoire, en gênent, donc en commandent l'écoulement. D'autres sont plus promptes à s'effriter. Mais toutes sont à la fois soutiens et obstacles. Obstacles, elles se marquent comme des limites (des enveloppes, au sens mathématique) dont l'homme et ses expériences ne peuvent guère s'affranchir. Songez à la difficulté de briser certains cadres géographiques, certaines réalités biologiques, certaines limites de la productivité, voire telles ou

telles contraintes spirituelles : les cadres mentaux, aussi, sont prisons de longue durée.

L'exemple le plus accessible semble encore celui de la contrainte géographique. L'homme est prisonnier, des siècles durant, de climats, de végétations, de populations animales, de cultures, d'un équilibre lentement construit, dont il ne peut s'écarter sans risquer de remettre tout en cause. Voyez la place de la transhumance dans la vie montagnarde, la permanence de certains secteurs de vie maritime, enracinés en tels points privilégiés des articulations littorales, voyez la durable implantation des villes, la persistance des routes et des trafics, la fixité surprenante du cadre géographique des civilisations.

Mêmes permanences, ou survivances dans l'immense domaine culturel. Le livre magnifique d'Ernst Robert Curtius qui va enfin paraître dans une traduction française, est l'étude d'un système culturel qui prolonge, en la déformant par ses choix, la civilisation latine du Bas-Empire, accablée elle-même sous un lourd héritage : jusqu'aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, jusqu'à la naissance des littératures nationales, la civilisation des élites intellectuelles a vécu des mêmes thèmes, des mêmes comparaisons, des mêmes lieux communs et rengaines. (...)

L'histoire des sciences connaît, elle aussi, des univers construits qui sont autant d'explications imparfaites, mais à qui des siècles de durée sont accordés régulièrement. Ils ne sont rejetés qu'après avoir longuement servi. L'univers aristotélicien se maintient sans contestation, ou presque, jusqu'à Galilée, Descartes et Newton ; il s'efface alors devant un univers profondément géométrisé qui, à son tour, s'effondrera, mais beaucoup plus tard, devant les révolutions einsteiniennes.

BIBLIOGRAPHIE

Fernand Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée ». In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13^e année, N. 4, 1958.

http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1958_num_13_4_2781

Vigne Eric. « Le temps de l'histoire en question ». In: Vingtième Siècle, revue d'histoire, n°6, avril-juin 1985. pp. 131-140;

http://www.persee.fr/doc/xxs_0294-1759_1985_num_6_1_1240